

Psychologie sociale

Ouvertures
psychologiques

VINCENT YZERBYT ET OLIVIER KLEIN



Préfaces de Céline Darnon et Richard Bourhis

► 13 cartes mentales

► Cours et résumé

► Plus de 80 questions
pour s'autoévaluer

deboeck **B**
SUPÉRIEUR



Flashez-moi !

Un livre aux ressources
numériques intégrées



Vincent Yzerbyt et Olivier Klein

Psychologie sociale

Les compléments enseignants sont disponibles via l'adresse info-sup@deboecksuperieur.com

Les contenus des codes QR sont également disponibles en flashant le code de la couverture. Si vous rencontrez un problème avec l'un d'entre eux, merci de nous en informer.

Pour toute information sur notre fonds et les nouveautés dans votre domaine de spécialisation, consultez notre site web : **www.deboecksuperieur.com**

© De Boeck Supérieur s.a., 2019

Rue du Bosquet, 7 – B-1348 Louvain-la-Neuve

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Dépôt légal :

Bibliothèque nationale,

Paris : novembre 2019

Bibliothèque royale de Belgique,

Bruxelles : 2019/13647/163

ISSN 2030-4196

ISBN 978-2-8073-1501-3

Sommaire

Chapitre 1 Introduction	13
1. L'objet de la psychologie sociale	14
2. Méthodologie et épistémologie en psychologie sociale	17
3. L'évolution de la psychologie sociale	21
4. Quelle psychologie sociale ?	23
5. Éthique	25
6. Plan de l'ouvrage	25

Partie 1 La pensée sociale

Chapitre 2 Le jugement social	33
1. La formation d'impression	34
2. Les théories de l'attribution	49
3. Conclusions	66
Chapitre 3 La perception des groupes	71
1. La catégorisation sociale et les stéréotypes	73
2. L'origine des stéréotypes	91
3. Le poids des rôles, le choc des structures	98
4. Le changement des stéréotypes	111
5. Conclusions	113
Chapitre 4 Le soi et l'identité	119
1. La connaissance du soi	122
2. Gérer l'image de soi	124
3. L'auto-régulation	130
4. La comparaison sociale	138
5. Du soi individuel à l'identité sociale	143
6. Conclusions	150

Partie 2 L'influence sociale

Chapitre 5 Sens commun et cultures	157
1. Les représentations sociales	159
2. La transmission culturelle	163
3. Comparer les cultures	166
4. La mémoire collective	179
5. Les théories du complot	185
6. Les relations interculturelles	188

7. Les sous-cultures et leurs conséquences	193
8. Conclusions	200
Chapitre 6 De la présence d'autrui à la formation des normes	205
1. Présence d'autrui et performance	207
2. Imitation et influence	216
3. La formation des normes	223
4. Conclusions	234
Chapitre 7 Du conformisme à la rébellion	241
1. Du conformisme à l'influence minoritaire	242
2. Le poids de l'autorité et des rôles	252
3. Du respect de l'autorité à la rébellion	264
4. Conclusions	273
Chapitre 8 Attitudes et changement d'attitudes	279
1. Les attitudes	280
2. Le changement d'attitude	288
3. Faire face aux tentatives d'influence et aux fausses informations	308
4. Conclusions	319
Chapitre 9 Attitudes et comportement	325
1. Le changement des attitudes par le biais des comportements	326
2. La prédiction du comportement	346
3. Conclusions	357

Partie 3 Les relations sociales

Chapitre 10 Émotions et relations sociales	365
1. Les réactions émotionnelles par rapport à autrui	366
2. Formation des relations	372
3. L'attrance pour autrui	375
4. De l'attrance aux relations à long terme	386
5. Conclusions	393
Chapitre 11 Agression et altruisme	399
1. Comprendre les déterminants de l'agression	402
2. Urgence, altruisme et coopération	423
3. Conclusions	444
Chapitre 12 La vie en groupe	451
1. Socialisation et ostracisme	453
2. La production des groupes	461
3. Leadership et pouvoir	467
4. La justice dans les groupes et les organisations	478
5. Conclusions	482

Chapitre 13	Les relations intergroupes	489
1.	De la théorie des conflits réels à la théorie de l'identité sociale.	490
2.	Les émotions intergroupes.	493
3.	Idéologies et préjugés	502
4.	Des stéréotypes et préjugés à la discrimination	510
5.	Faire face à une identité sociale négative	516
6.	Le contact intergroupe	522
7.	Conclusions	529

Avant-propos

Ce volume vous propose un périple captivant à travers les grandes questions de la psychologie sociale contemporaine. Cet ouvrage vous fera voyager puisque chacun des thèmes débute avec des mises en situation pertinentes et actuelles pour vous, que vous soyez originaires d'Europe, d'Afrique, ou des Amériques. Les chapitres abordent les thèmes classiques du domaine à l'aide de trois parties qui organisent magnifiquement notre compréhension des phénomènes fondamentaux de la psychologie sociale tels qu'abordés dans les traditions de recherches à la fois américaines et européennes.

La partie pensée sociale débute par deux chapitres sur nos perceptions des autres, d'abord en tant qu'individus et ensuite en tant que membres de groupes stéréotypés. Elle enchaîne sur la question de l'identité personnelle, le «soi» en tant que personne unique et distincte des autres. Elle se penche enfin sur le thème de nos représentations sociales, de nos spécificités culturelles et de nos relations interculturelles avec les groupes minoritaires et majoritaires de notre quartier, région ou pays.

La partie sur *l'influence sociale* témoigne de nos tendances à la fois grégaires et indépendantes qui s'expriment différemment selon les circonstances individuelles ou institutionnelles. Cette section nous éclaire sur la formation des normes sociales, leurs transmissions et leurs transformations. L'influence majoritaire ou minoritaire ainsi que la soumission à l'autorité sont des processus classiques d'influence sociale. Selon le contexte social, nos tendances tantôt conformistes tantôt individualistes peuvent favoriser l'imitation, le suivisme, la conversion, l'innovation, la rébellion ou l'action collective. Les deux derniers chapitres de cette partie se penchent sur la stabilité de nos attitudes et les techniques de persuasion susceptibles de changer non seulement nos attitudes, mais aussi nos comportements.

La partie des *relations sociales* aborde les émotions complexes qui caractérisent nos relations interpersonnelles et qui nous mènent à l'altruisme et l'harmonie dans le meilleur des cas, mais aussi à des comportements antagonistes et parfois agressifs dont les conséquences peuvent être dysfonctionnelles. Cette section vous offre un panorama des facteurs qui contribuent à la qualité et productivité de nos activités en situation de groupe au travail et dans nos loisirs. Agir en tant que membre de notre groupe d'appartenance nous amène sur le terrain des relations intergroupes qui varient d'harmonieuses à conflictuelles selon la nature coopérative ou compétitive de nos relations avec les exogroupes, nos sentiments de menace identitaire, nos préjugés et nos comportements discriminatoires ou paritaires souvent justifiés par nos mémoires collectives et nos idéologies. La justice sociale, les contacts intergroupes, et l'apprentissage coopératif sont des approches proposées par les psychologues sociaux pour réduire les préjugés, les discriminations et les tensions intergroupes. L'objectif avoué de ces dispositifs est de contribuer au vivre ensemble dans nos sociétés de plus en plus multiethniques, multilingues et multiconfessionnelles.

L'ensemble des thèmes de ce volume rappelle les origines de la psychologie sociale qui demeure à la croisée des chemins entre la psychologie des individus et la sociologie des groupes, des organisations et des sociétés. Dans ce volume, beaucoup d'études empiriques sont décrites afin d'asseoir les explications les plus probables des phénomènes en question. Ces expérimentations sont décrites dans les détails nécessaires afin de cerner les explications les plus probables des phénomènes tout en ayant considéré les explications alternatives proposées par les chercheurs au fil de leurs recherches s'échelonnant souvent sur des décennies. En cette époque tumultueuse, cette approche de la méthode scientifique est d'autant plus nécessaire et pertinente qu'on assiste à la popularité croissante des théories du complot et des «fake news», surtout dans les médias sociaux.

En lisant ce volume sachez que vous êtes en excellente compagnie, car les auteurs, Vincent Yzerbyt et Olivier Klein, sont deux psychologues sociaux qui ont largement contribué à ce domaine de recherche autant en Europe qu'aux États-Uni. L'un comme l'autre sont reconnus par leurs pairs des deux côtés de l'Atlantique grâce à leurs nombreuses publications dans les meilleures revues scientifiques du monde anglo-saxon et de la francophonie. S'appuyant sur leurs longues années d'enseignements, les auteurs partagent de la plus belle façon qui soit les enjeux scientifiques, appliqués et politiques de la psychologie sociale de ce début du XXI^e siècle. Qu'ils en soient chaleureusement remerciés !

Richard Y. Bourhis
Département de Psychologie, Université du Québec à Montréal.

Préface

Lorsqu'un individu pense, raisonne ou agit, il le fait dans un contexte donné. Ce contexte peut se caractériser, entre autres, par la présence d'autres individus, par des enjeux relationnels, hiérarchiques, identitaires, intra et intergroupes. Le contexte est également un contexte idéologique et culturel, autant de facteurs susceptibles d'influencer la manière dont cet individu pense, raisonne, ou agit. La psychologie sociale vise précisément à étudier les mécanismes sous-jacents à ces influences. Le présent ouvrage est un excellent support pour familiariser le lecteur avec cette discipline.

Rédiger, en 2019, un manuel de psychologie sociale n'était pas une tâche simple. En effet, la psychologie sociale a été tourmentée, ces dernières années, par ce que beaucoup appellent une « crise ». Plusieurs publications ont fait état de la difficulté à répliquer certains des effets considérés alors comme des fondements de la discipline, mettant par la même occasion en cause certaines pratiques de recherche. Cette crise a provoqué un séisme dans le champ de la psychologie. Elle a toutefois donné à la discipline l'opportunité de se reconstruire sur des bases plus solides. Aujourd'hui, la psychologie sociale est devenue une science plus fiable et plus forte qu'elle ne l'était auparavant. Il était donc impératif, dans ce contexte, de s'atteler à un ouvrage permettant d'actualiser l'état de nos connaissances. C'est le défi qu'ont relevé Vincent Yzerbyt et Olivier Klein dans cet ouvrage.

Si l'on devait souligner uniquement l'essentiel, je dirais qu'il y a au moins quatre bonnes raisons de lire cet ouvrage et de l'utiliser comme support d'enseignement.

Premièrement, cet ouvrage est extrêmement complet dans le sens où il fait le tour des concepts et théories majeures de la discipline en ne négligeant aucun angle d'analyse. Ainsi, des thèmes aussi variés que l'agression, la motivation, la formation des groupes, les représentations sociales et l'influence de la culture sont abordés. En outre, y sont rapportés les travaux « classiques » comme des travaux de recherche bien plus récents. Cela est rarement fait dans les manuels qui ont peut-être trop souvent tendance à ne parler que des travaux anciens, pionniers de la discipline. Cette démarche me semble un excellent moyen de donner au lecteur une vue d'ensemble des travaux réalisés dans la discipline tout en le familiarisant avec le raisonnement scientifique et son évolution.

Deuxièmement, cet ouvrage ne permet pas seulement de fournir au lecteur des connaissances sur l'actualité de la recherche en psychologie sociale, il l'amène également à développer un regard critique, à se questionner sur les limites et contours des différentes approches théoriques et à établir des liens entre elles. À l'issue de la lecture de l'ouvrage, on a obtenu quelques réponses, mais on se pose surtout de nombreuses questions, ce qui témoigne, me semble-t-il, du processus fondamentalement dynamique de la recherche. Le lecteur curieux appréciera d'ailleurs les lectures supplémentaires suggérées à la fin de chaque chapitre pour en savoir plus sur l'un ou l'autre des phénomènes présentés dans l'ouvrage.

Troisièmement, cet ouvrage nous rappelle à quel point les cadres théoriques et méthodologiques de la psychologie sociale permettent de comprendre le monde qui nous entoure. En effet, chaque chapitre comprend de nombreuses illustrations par des événements issus de l'actualité. Au-delà des vertus pédagogiques d'une telle démarche, cela permettra sans aucun doute au lecteur de comprendre pourquoi, bien que souvent peu sollicitée par les décideurs politiques, la psychologie sociale est une science extrêmement utile pour comprendre, analyser, et possiblement guider les décisions relatives à des phénomènes sociaux (radicalisation, engagements dans un mouvement collectif, stigmatisation, sexisme, etc.).

Enfin et surtout, cet ouvrage est écrit de manière très pédagogique et avec beaucoup d'humour. On identifie sans difficulté le savoir-faire exceptionnel qu'ont Olivier Klein et Vincent Yzerbyt à expliquer des résultats d'expériences ou des modèles théoriques complexes de manière tout à fait accessible, y compris pour des novices de la discipline, ainsi que leur talent à les rendre drôles. Il faut dire que nos réactions pour faire face à l'imprévisible, gérer nos propres contradictions ou satisfaire nos besoins fondamentaux ont effectivement souvent de quoi susciter le rire. Bravo à eux pour avoir su en jouer et rendre ainsi la lecture de cet ouvrage si agréable.

À bien y réfléchir, je ne vois d'autres personnes qui auraient été aussi qualifiées que Vincent Yzerbyt et Olivier Klein pour réaliser cette tâche. En effet, en plus d'être d'éminents chercheurs, ils ont toujours activement œuvré pour la promotion et la diffusion de la recherche en psychologie sociale et pour la valorisation de notre discipline. Surtout, tous ceux qui les connaissent savent à quel point ils sont tous deux animés par une motivation intrinsèque hors du commun. Attention, cette motivation intrinsèque est hautement contagieuse, comme pourraient en témoigner les nombreux collègues et étudiants qui ont eu la chance de travailler avec eux et comme vous pourrez vous-même sans doute en témoigner après la lecture de cet ouvrage...

Céline Darnon

Laboratoire de Psychologie sociale et cognitive, Université de Clermont-Auvergne.


Remerciements

Entreprendre le projet d'écrire un manuel de psychologie sociale n'est pas la décision la plus sage qui soit. Ce travail de longue haleine n'aurait pas été possible sans l'extrême patience et le soutien appuyé de nombreuses personnes. En premier lieu, Isabelle et Anne-Laure, nos épouses, auront subi les affres de notre gestation qui s'est avérée bien plus longue qu'annoncée au moment de la conception. Merci aussi à nos équipes de recherche. Vous êtes le cœur de notre activité quotidienne. Sans doute notre disponibilité a-t-elle parfois souffert de la production de cette prose mais nous espérons que le produit final est fidèle à notre vision partagée de la discipline. Merci aussi à Anouk Verlaine ainsi qu'à Constantin Maes et Sophie Lixon, des Éditions De Boeck Supérieur, pour nous avoir épaulés tout au long du processus. Nous sommes également reconnaissants à nombre de collègues qui, en France, en Suisse, au Canada et en Belgique, nous ont constamment soutenus et motivés. Au-delà de la discipline scientifique, la psychologie sociale est aussi une communauté de chercheur·e·s exaltante qu'incarne, dans le monde francophone, l'Association pour la Diffusion de la Recherche en Psychologie Sociale (ADRIPS). Notre souhait est que le présent manuel puisse transmettre la passion qui est la nôtre auprès de nouvelles générations d'étudiantes et d'étudiants.

Plusieurs personnes ont eu l'extrême gentillesse de relire les documents à des stades divers et souvent dans des délais très courts afin d'en débusquer les imperfections et les scories. Nous remercions en premier lieu Julien Barbedor pour son adresse dans la chasse aux belgicisms et autres coquilles. Nous sommes également redevables à Assaad Azzi, Pierre Bouchat, Noémie Brison, Margaux De Laet, Isabelle Hennequin, Ginette Herman, Pit Klein, Sarah Leveaux, Christophe Leys, Patricia Mélotte, Kenzo Nera, Bernard Rimé, Marine Rougier, Anne-Laure Rousseau, Julie Terache, Antoine Vanbeneden, Pascaline Van Oost, et Robin Wollast, pour leur relecture attentive de portions du manuscrit. Nous assumons l'entière responsabilité des erreurs restantes.

Vincent Yzerbyt et Olivier Klein

À Jacques-Philippe et à Assaad, nos maîtres.



1.	L'objet de la psychologie sociale	14
2.	Méthodologie et épistémologie en psychologie sociale	17
3.	L'évolution de la psychologie sociale	21
4.	Quelle psychologie sociale?	23
5.	Éthique	25
6.	Plan de l'ouvrage	25

CHAPITRE

1

Introduction

La psychologie sociale est une discipline dont l'objet est l'étude scientifique de la façon dont la présence d'autrui, qu'elle soit réelle ou imaginée, influence les états psychologiques et les conduites des individus. Vaste sujet ! Dans ce premier chapitre, nous chercherons à préciser la manière les chercheur·e·s de cette discipline s'emploient à traiter celui-ci. Pour ce faire, nous partirons d'un fait divers et ferons quelques détours par l'histoire de la discipline et par ce qu'on appelle son épistémologie, c'est-à-dire la façon dont elle envisage ses connaissances : que veut dire comprendre un phénomène pour un·e psychologue social·e ?

Si, en 2015, nous avons décidé d'écrire ce livre, sans anticiper l'ampleur de la tâche qui nous attendait, c'est avant tout parce que nous sommes passionnés par notre discipline, la psychologie sociale et que nous adorons l'enseigner. C'est pourquoi nous regrettons l'absence d'un manuel d'introduction en langue française qui rende justice aux très nombreuses recherches menées ces dernières années, tant en France et en Belgique que dans le reste du monde. Ce manuel s'inscrit dans les traces des ouvrages de Leyens (1979) et de Leyens et Yzerbyt (1997), devenus obsolètes. Le texte que nous avons eu l'immense plaisir d'écrire ensemble est donc à la fois le dépositaire d'une tradition prestigieuse — les deux manuels en question ont été de véritables best-sellers et garnissent d'ailleurs toujours la bibliothèque personnelle d'un grand nombre de psychologues —, mais il veille aussi à mettre en exergue l'extraordinaire vitalité d'une discipline qui se révèle plus que jamais indispensable pour rendre intelligible le monde qui nous entoure. De fait, si nous chérissons tous deux à ce point la psychologie sociale, c'est parce que cette discipline nous offre des outils intellectuels permettant de donner du sens à une multitude de phénomènes sociétaux aussi fascinants qu'importants. Au fil des chapitres, vous en découvrirez une série : l'obéissance à l'autorité, le conformisme, le complotisme, les révoltes collectives, les préjugés et la discrimination, la prise de décision en groupe Mais qu'est-ce que la psychologie sociale ?

1. L'objet de la psychologie sociale

Le 3 août 2019, un suprémaciste américain blanc du nom de Patrick Wood Cursius a dégainé son arme automatique dans un supermarché de la ville d'El Paso, frontalière avec le Mexique, tuant 22 personnes et en blessant 24 autres. À la lecture d'un manifeste qu'il avait écrit peu avant les événements, cet homme était clairement habité par une haine profonde à l'encontre des minorités hispaniques. S'il semble qu'il ait agi seul, d'aucuns considèrent qu'il a été fortement inspiré par des discours émanant de l'extrême-droite américaine voire



► Dans la foulée de la tuerie de masse du Walmart d'El Paso, un mémorial a été mis en place en hommage aux victimes (© Ruperto Miller).

par ceux du président Trump lui-même. Ces points de vue radicaux largement diffusés par les médias et les réseaux sociaux auraient influencé, on peut même dire façonné, ses attitudes à l'égard de la minorité hispanique et des migrants originaires d'Amérique centrale. Il semble que Patrick Wood Cursius ait aussi été inspiré par les actes d'un autre suprémaciste, australien quant à lui, qui avait tiré sur des fidèles dans une mosquée néo-zélandaise plus tôt dans la même année. À l'opposé de ces actes terrifiants, certain·e·s client·e·s et employé·e·s du supermarché ont emprunté une tout autre voie et n'ont pas hésité à risquer leur vie pour porter secours à certaines victimes alors que la première réaction de la plupart des personnes présentes a consisté à s'enfuir.

La psychologie sociale peut être définie comme la discipline qui s'intéresse aux processus par lesquels la présence réelle ou imaginée d'autrui influence les conduites des êtres humains. Dans l'exemple, extrême, de la tuerie d'El Paso, l'enchaînement des processus psychologiques qui mène le tireur à commettre son acte peut être examiné, en partie, grâce à cette discipline. L'auteur semble avoir réagi à un facteur contextuel, l'immigration latino-américaine, qu'il perçoit comme un événement menaçant. Quelles sont les raisons qui l'amènent à appréhender cette immigration en ces termes? D'où proviennent ces « grilles de lecture »? Patrick Cursius a aussi été influencé par les exemples fournis par des fusillades précédentes. Que se serait-il produit si les médias avaient accordé moins de temps d'antenne à ces actes malveillants ou si les réseaux sociaux étaient moins susceptibles de relayer ce type d'informations? Son acte, précédé d'un manifeste publié sur un site web, a également pour vocation à être montré à un large public. Aurait-il agi de la sorte s'il n'avait pas la conviction qu'il ferait la une de l'actualité? Des gens se sont précipités pour apporter leur aide alors que d'autres ont pris leurs jambes à leur cou. Qu'est-ce qui fait que certain·e·s client·e·s s'enfuient alors que d'autres cherchent à porter secours à d'autres victimes voire, dans certains cas de tueries de masse, s'en prennent directement au tireur au péril de leur vie? Tant de questions qui taraudent toute personne qui entend un tant soit peu comprendre pourquoi et comment les choses se sont produites de la façon dont elles se sont produites.

Si les psychologues sociaux et sociales sont certes interpellé·es dans des cas exceptionnels comme celui-ci, leur ambition première est de mettre en évidence des mécanismes plus généraux qui concernent l'ensemble des êtres humains. Au-delà d'une compréhension d'événements singuliers, il s'agit donc de rendre intelligible une très large gamme de comportements. En examinant des situations comme celles qu'on vient de rappeler, la psychologie sociale cherche en définitive à décrire l'enchaînement des processus psychologiques qui peuvent pousser un individu à mettre en œuvre des conduites hostiles, par exemple à l'égard de minorités issues de l'immigration. Au-delà, il s'agit de prendre la mesure des facteurs qui rendent compte de l'agression humaine.

Conformément à la définition proposée ci-dessus, la séquence causale de facteurs psychologiques qui mène à la violence serait activée par des facteurs contextuels et personnels. Par exemple, le fait d'appartenir à un groupe (les « Blancs » aux États-Unis) dont la position dominante semble remise en question par l'évolution démographique peut éveiller chez un individu un sentiment de menace quant à la survie de son groupe (au sens littéral, mais aussi sur un plan symbolique en termes de valeurs et de croyances...) et aux ressources dont il dispose (en termes de pouvoir, de richesses...). Ce sentiment mènera certains individus à concevoir une haine profonde à l'égard des nouveaux venus, ou perçus comme tels, et à commettre des actes violents à leur rencontre afin d'éliminer la source de la menace. Ce modèle dans une version simplifiée (voire simpliste) est représenté dans la figure 1.1.

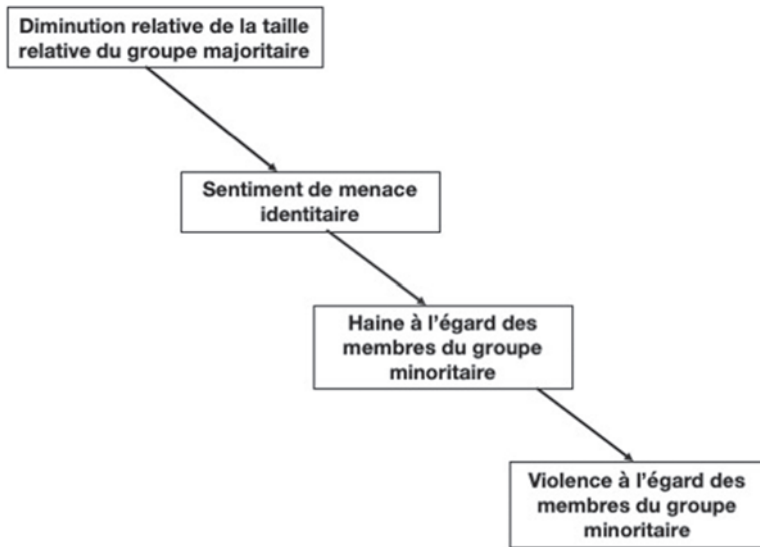


Figure 1.1 Modèle hypothétique de la violence collective.

Un *modèle* psychosocial met donc en relation des facteurs contextuels et des comportements ou, à tout le moins, des construits psychologiques, tels que des attitudes, des croyances, des émotions (qui précèdent le comportement). On remarquera qu'à travers de telles modélisations, des phénomènes singuliers sont considérés comme des instances particulières de réalités plus générales. Par exemple, considérer la tuerie d'El Paso comme relevant de la catégorie « violence à l'égard de minorités ethniques » suppose que d'autres types de violences sont susceptibles de s'expliquer par les mêmes facteurs. On peut penser notamment au refus de donner un bien en location à une personne d'origine étrangère ou au soutien apporté à un raidissement de la politique d'immigration. De même, en tablant sur le fait qu'être membre d'une majorité est un facteur important, on regroupe des réalités aussi différentes qu'être blanc aux États-Unis, flamand en Belgique et hindou en Inde. La force des modélisations psychosociales réside dans leur capacité à expliquer un large répertoire de phénomènes à l'aide de modèles relativement simples.

Un modèle psychosocial qui rendrait parfaitement compte de la tuerie d'El Paso demanderait de faire appel à de nombreux éléments spécifiques à ce contexte (comme l'histoire singulière du tueur ou la localisation du supermarché). À l'opposé, un modèle incluant peu de paramètres sera plus général et donc plus prédictif d'autres cas similaires. On considère qu'un modèle théorique est d'autant plus intéressant qu'il est parcimonieux, c'est-à-dire qu'il permet à l'aide de peu d'éléments d'expliquer une large gamme de phénomènes. Bien sûr, le modèle proposé dans la figure 1.1 est sans doute trop simple et gagnerait à être étoffé. Par exemple, on peut imaginer que la relation postulée entre la diminution de la taille relative du groupe d'une part et le sentiment de menace identitaire d'autre part soit modulée en fonction d'autres variables tantôt personnelles comme les options idéologiques des individus concernés tantôt situationnelles comme le type de messages politiques émanant de sources influentes. Tout l'enjeu est de parvenir à un compromis satisfaisant entre le pouvoir d'explication du modèle et sa simplicité.

L'une des idées fondamentales de la discipline est que le comportement est intimement façonné par la situation dans laquelle se trouve l'individu. Chacun·e, quelle que soit sa personnalité, peut être amené·e à effectuer des comportements peu ordinaires une fois placé·e dans certaines situations. De ce point de vue, la psychologie sociale rejette un déterminisme qui se contenterait d'incriminer des facteurs de personnalité (tels qu'un tempérament «sadique»). Bien entendu, ces facteurs contextuels sont susceptibles d'interagir avec des caractéristiques individuelles des personnes concernées, comme des traits de personnalité, des facteurs de socialisation et, même dans certains cas, des caractéristiques biologiques. En revanche, la marque de fabrique de la psychologie sociale consiste sans aucun doute à conférer une importance déterminante au contexte, tant il est vrai que bien des approches explicatives, qu'elles soient scientifiques ou du sens commun, s'attardent indument à la dimension chronique et aux aspects individuels et négligent le «hic et nunc» et les facteurs situationnels.

La généralité des modèles psychosociaux implique qu'on considère que toute personne confrontée aux facteurs contextuels identifiés dans le modèle est davantage susceptible de réagir de la façon correspondante (ici mettre en œuvre des comportements violents à l'égard de minorités), quel que soit le milieu social ou culturel dans lequel elle évolue. Bien sûr, de tels modèles ne se veulent pas pour autant déterministes au sens strict. Autrement dit, la validité du modèle n'implique pas que toute personne confrontée aux facteurs contextuels identifiés dans le modèle agira nécessairement en conformité avec celui-ci. On dit que ces modèles sont probabilistes : toutes choses égales par ailleurs, une personne qui est exposée à ces facteurs a plus de chances, si le modèle est correct, d'agir conformément à celui-ci.

2. Méthodologie et épistémologie en psychologie sociale

La psychologie sociale est une discipline *empirique*. Cela signifie que les modèles postulés ont vocation à être testés, c'est-à-dire à être mis à l'épreuve de la réalité. Une fois que les chercheur·e·s ont défini l'ensemble des éléments du modèle proposé, il leur faut trouver ou créer une situation dans laquelle ceux-ci peuvent être évalués ou mesurés et examiner si les relations entre ces éléments (ou «variables») sont conformes à celles postulées dans le modèle. En d'autres termes, le modèle a vocation à être traduit en hypothèses qui demandent à être testées dans la réalité. La méthode reine, et de fait la plus utilisée pour mettre à l'épreuve les hypothèses que suggère le modèle, est l'expérience randomisée. Celle-ci consiste à manipuler les facteurs (qu'on appelle les «variables indépendantes») supposés influencer le phénomène étudié et à examiner si cette manipulation a l'effet escompté sur la variable d'intérêt (qu'on qualifie de «variable dépendante»). Un point crucial concerne le fait de pouvoir répartir au hasard les participant·e·s dans les différentes conditions expérimentales engendrées par la manipulation des variables indépendantes. Cette démarche de randomisation offre une garantie précieuse : elle permet de s'assurer qu'aucune autre cause que celle relevant de la manipulation ne puisse être invoquée pour rendre compte des différences observées sur la variable dépendante. Une telle approche permet dès lors d'établir des relations de cause à effet entre la variable manipulée et la

variable dépendante avec une confiance maximale. En l'occurrence, on pourrait signaler à des collégien-ne-s (choisi-e-s aléatoirement) l'arrivée imminente de nouveaux élèves issus d'un groupe minoritaire alors qu'on annoncerait au contraire l'arrivée de nouveaux élèves issus du groupe majoritaire à un autre groupe de collégien-ne-s. On pourrait ensuite mesurer l'incidence de comportements violents à l'égard des membres du groupe minoritaire déjà présents dans les classes sur base d'observations. Il pourrait s'agir de comportements d'exclusion voire d'actes de harcèlement à l'encontre des membres du groupe minoritaire. Ceci pourrait nous permettre de tester une *hypothèse* : le nombre de comportements violents à l'égard des membres du groupe minoritaire dans les classes sera plus élevé dans les écoles qui s'attendent à une augmentation du nombre d'élèves du groupe minoritaire que dans les écoles qui ne s'y attendent pas.

Comme on peut l'imaginer, ce type de dispositif pose des problèmes éthiques. En effet, imaginez un instant qu'un-e collégien-ne subisse des violences graves suite aux manipulations induites ! Pour faire face à cet écueil, une autre option consisterait par exemple à comparer l'incidence de telles violences dans des écoles d'une même région selon qu'elles s'attendent ou non à une augmentation du nombre d'élèves issus du groupe minoritaire. La différence importante est ici qu'on n'a pas veillé à distribuer les deux types d'annonces au hasard dans différentes classes, mais qu'on se contente de prendre acte du fait que certaines écoles s'attendent effectivement à une augmentation alors que d'autres ne s'y attendent pas. Si cette méthode pose moins de problèmes éthiques, car elle n'implique pas d'intervention volontaire de la part de l'équipe de recherche et prend seulement appui sur la réalité des terrains considérés, elle souffre d'une faiblesse majeure par rapport à une expérience randomisée : comme les changements annoncés au sujet de la taille du groupe minoritaire sont mesurés et non manipulés, il est possible qu'ils soient confondus avec au moins un autre facteur qui serait le véritable responsable des variations observées ultérieurement dans les violences. Par exemple, il est possible que l'augmentation des violences dans les écoles qui s'attendent à une augmentation du nombre d'enfants issus de minorités s'explique par la situation géographique de ces écoles, plus nombreuses (par exemple) dans des zones où il est davantage acceptable de résoudre des conflits par la violence (cf. cultures de l'honneur au *chapitre 5*). À l'inverse, même si l'on considère des situations où des questionnements éthiques ne se manifesteraient pas, l'expérience randomisée ne constitue pas forcément la panacée. Ainsi, on pourra reprocher à des études randomisées en laboratoire d'être trop artificielles et de souffrir d'un manque de validité «écologique» — c'est-à-dire de ne pas correspondre à des situations qu'on est susceptible de rencontrer dans la «vie réelle». À côté de ces méthodes, respectivement qualifiées d'expérimentales et des quasi expérimentales, existent bien d'autres méthodes. Des données d'archives, des entretiens, des observations participantes, et d'autres approches encore, sont autant de démarches méthodologiques qui viennent alimenter le corpus scientifique. À vrai dire, quelle que soit la méthode utilisée, elle n'est jamais parfaite, même s'il existe une propension à considérer la méthode expérimentale comme la méthode de prédilection. Le caractère inéluctable de ce constat fait que la psychologie sociale est une science en perpétuel mouvement. Les résultats d'une étude peuvent être remis en cause à la lumière de nouvelles études utilisant des méthodes plus optimales, ou simplement différentes. Le plus souvent, et on le verra dans un certain nombre de questions abordées dans ce manuel, l'accumulation des recherches alliée à la diversité des approches constituent le plus sûr garant de la solidité des conclusions. En d'autres termes, il n'y a pas de vérité établie une

fois pour toutes en psychologie sociale. Toute affirmation devra être étayée par des données et certaines idées fermement établies sont susceptibles d'être remises en question à la lumière de nouveaux résultats. Cette posture, qu'on qualifie parfois de « sceptique » pour signifier qu'on garde toujours la possibilité du doute, donne un caractère particulièrement dynamique à la discipline, qui se caractérise par un rejet de tout dogmatisme.

Un autre aspect important qui caractérise la psychologie sociale réside dans le recours à des *méthodes quantitatives*. Autrement dit, on cherche à *mesurer* les éléments (ou variables) des modèles étudiés. Ces mesures sont le plus souvent effectuées sur un échantillon d'observations et sont ensuite représentées sous forme d'indices statistiques (moyenne, écart-type, fréquence...). Par exemple, on pourrait mesurer la fréquence moyenne d'incidents violents dans des établissements scolaires mois après mois. Si le fait de quantifier les phénomènes est une dimension centrale de la démarche, il n'est pas question de s'en tenir à la description de phénomène. Les statistiques recueillies dans le cadre des recherches en psychologie sociale ont presque toujours une visée *inférentielle*. Cela signifie qu'on cherche, à partir de l'échantillon d'observations dont on dispose, à formuler des conclusions sur une population plus générale. Par exemple, si on constate qu'il y a plus de violences à l'égard des enfants issus de groupes minoritaires dans 10 écoles où on a annoncé une augmentation du nombre de ces enfants que dans 10 écoles où l'augmentation annoncée concernait des enfants issus du groupe majoritaire (notre échantillon est donc composé de 20 écoles qui ont été sélectionnées au hasard parmi toutes les écoles du pays), peut-on en tirer des conclusions plus générales sur les écoles en général (notre population)? À partir de quel moment peut-on décréter que la différence observée entre les deux groupes de 10 écoles de notre échantillon est suffisamment importante pour accorder du crédit à l'hypothèse d'une différence effective entre les deux types d'écoles au niveau de la population? Sans entrer dans le détail du raisonnement, l'idée est que si la différence observée dans notre échantillon est suffisamment importante, on aura grand-peine à considérer que cette différence est un coup du sort. Certes, les moyennes observées dans chacun des groupes de 10 classes ont peu de chances d'être identiques même si en réalité la manipulation ne produit aucun effet. Chaque classe manifeste en effet un degré de violence spécifique pour des centaines de raisons inconnues et on ne peut donc assurer que les moyennes des classes dans les deux conditions soient strictement les mêmes. En revanche, si le type d'évolution démographique n'a réellement aucun impact, les chances sont minimes de produire des moyennes très différentes alors que les classes échantillonnées ont été assignées aléatoirement aux deux conditions de la manipulation. Du coup, si la différence observée s'avère peu compatible avec l'hypothèse d'une absence d'impact de la manipulation, on pourra mettre en doute cette dernière et opter pour l'hypothèse alternative que la différence entre les deux conditions résulte de la manipulation. On parlera alors de différence significative. Cette logique d'inférence statistique, qu'on appelle « le test de l'hypothèse nulle » (THN), remonte au siècle dernier et a été développée par le statisticien anglais Ronald Fisher.

Cette description souligne un aspect important de la démarche épistémologique en psychologie sociale. Premièrement, on pose un modèle. Celui-ci mène à formuler des hypothèses quant à certains effets susceptibles d'être observés dans un échantillon particulier. En fonction des résultats de l'étude, on sera amenés à accorder notre confiance à notre modèle ou à s'en tenir à une posture d'indécision. Il s'agit là d'une approche *confirmatoire* plutôt *qu'exploratoire*. Alors que dans une approche confirmatoire, aussi appelée *déductive*,

on pose des hypothèses a priori et on les teste, dans une approche exploratoire, parfois qualifiée d'*inductive*, on a peu voire pas d'hypothèses a priori et on cherche avant tout à cerner des phénomènes présents dans un contexte particulier.

Remarquons que même si les approches quantitatives sont dominantes en psychologie sociale (et prennent une place prépondérante dans cet ouvrage), les méthodes qualitatives, reposant souvent sur le codage et l'interprétation de matériel verbal (entretiens, archives, réponses à des questions ouvertes...), y jouent également une place non négligeable. La combinaison de méthodes qualitatives et quantitatives constitue souvent une démarche idéale pour aborder certains phénomènes dans toute leur richesse et leur complexité.

Un autre aspect important réside dans la volonté de la psychologie sociale de recourir à une *approche cumulative*. Les nouveaux modèles proposés se construisent sur base de la littérature existante et on cherche à compléter, développer et affiner la compréhension des choses en apportant de nouveaux éléments sur base des efforts de recherche. À cet égard, une démarche dialectique s'avère particulièrement fructueuse. En effet, plus souvent qu'à leur tour, les chercheur·e·s abordent initialement l'étude de certains phénomènes en s'inscrivant dans une perspective précise. La question de la conformité ou encore celle de l'intervention en situation d'urgence constituent de beaux exemples à cet égard. Comme nous l'étudierons, en ce qui concerne le conformisme, la question de départ consistait à comprendre comment les sociétés parviennent à s'accorder sur un ensemble de normes, de croyances, etc. Les travaux ont permis de mettre en évidence le fait que les gens plient volontiers face au nombre, à l'expertise, à l'autorité et se rangent souvent à l'avis majoritaire, à l'opinion de l'expert, à l'injonction du ou de la responsable. De même, des recherches ont été motivées par des drames dans lesquels des assistances fournies ne semblaient pas pressées d'intervenir face à une urgence. Des travaux ont alors permis de mettre en exergue l'effet spectateur, que nous verrons en détail, qui conduit, de façon surprenante, à ce que l'urgence déclenche d'autant moins de réactions qu'il y a un grand nombre de personnes présentes sur les lieux ne parait pas souffrir d'exceptions. Pour passionnantes que soient ces recherches, ces cadres explicatifs méritent pourtant d'être bousculés, d'être remis en cause.

Dans son célèbre roman, *Un tout petit monde*, David Lodge raconte de façon humoristique les tribulations d'une série de professeur·e·s de littérature au fil des colloques et autres congrès qui les occupent pendant la période estivale. L'auteur y évoque de manière récurrente la question de l'influence de T. S. Eliot sur Shakespeare. Si, en première analyse, l'idée est aussi amusante qu'intrigante — Shakespeare précède en effet T.S. Eliot de plusieurs siècles — elle renvoie à la manière dont un critique littéraire peut modifier le regard qu'on pose sur un auteur et donner ainsi à voir les choses de façon radicalement différente et, souvent, plus riche. Au fond, c'est un peu ce qui se passe lorsque de nouvelles interprétations sont proposées par des chercheur·e·s un peu iconoclastes qui interrogent les faits autrement. C'est ce qui s'est produit lorsque certains, comme Moscovici (1979) et d'autres, ont osé mettre en cause l'approche traditionnelle de l'influence sociale et imaginé que les individus isolés, les minoritaires, détenaient aussi des leviers d'action pour promouvoir leur point de vue et emporter l'adhésion. C'est aussi cette audace « dialectique » qu'on retrouve quand des chercheur·e·s mettent en exergue le rôle des appartenances sociales et la manière dont ces dernières sont en mesure de modifier radicalement

le niveau d'aide prodigué par les gens à des victimes (Levine & Manning, 2013). De cette posture ouverte et critique, de ce débat qui met parfois à jour le poids de certains a priori que recèle toute démarche de recherche, il en résulte souvent une synthèse fascinante qui enrichit le débat, élargit l'horizon et permet d'embrasser une gamme plus large de situations tout en cernant mieux les mécanismes psycho-sociaux à l'œuvre, tout cela dans l'attente de futurs développements. De ce point de vue, la psychologie sociale est non seulement une entreprise cumulative, mais aussi et certainement une entreprise collective.

3. L'évolution de la psychologie sociale

Si les évènements d'El Paso sont récents au moment où nous écrivons ces lignes, la définition de la psychologie sociale que nous avons proposée et son orientation méthodologique ont peu changé depuis l'ouvrage de Leyens (1979) et celui de Leyens et Yzerbyt (1997). Elles correspondent peu ou prou à l'approche dominante en psychologie sociale telle qu'elle s'est cristallisée depuis la Seconde Guerre mondiale, d'abord aux États-Unis avant de s'exporter en Europe et dans le reste du monde. Est-ce à dire que la discipline a peu changé depuis toutes ces années? Rien n'est moins vrai et c'est d'ailleurs une des raisons profondes de l'enthousiasme qui nous anime à son égard. De fait, la psychologie sociale a connu de nombreuses évolutions qui justifient pleinement à nos yeux la rédaction de ce nouvel ouvrage de référence. Certaines de ces évolutions ont trait au développement des connaissances : la production de savoirs en psychologie sociale a pris des proportions gigantesques au fil de ces quarante dernières années. Et des nombreux aspects témoignent de cette véritable explosion. Il suffit par exemple de jeter un œil du côté du nombre de scientifiques qui se reconnaissent dans cette discipline, de comptabiliser les revues savantes qui sont consacrées de près ou de loin à la psychologie sociale ou à des thématiques proches, de mesurer l'augmentation de la fréquentation lors des rencontres de psychologie sociale au plan national et international, ou de constater le succès des cours de psychologie sociale (le cours d'introduction à la psychologie sociale compte parmi les cours les plus suivis à l'université dans le monde). Dans ce contexte, il était crucial à nos yeux d'introduire notre lectorat aux avancées qui nous semblaient les plus significatives. Parmi celles-ci, on peut citer comme exemple le développement des neurosciences sociales, qui cherchent à identifier les fondements cérébraux du comportement social. Mais, au-delà de l'accroissement des connaissances et de l'activité sur le plan scientifique, la discipline a également connu des évolutions fascinantes, singulièrement au cours de la dernière décennie.

La réplication est un des fondements de la démarche scientifique (Popper, 1959/1973). Si un modèle représente de façon correcte la réalité qu'il décrit, l'expérience qui permet de l'étayer doit pouvoir être reproduite. Par exemple, si l'eau bout à 100 ° Celsius au niveau de la mer, cela doit pouvoir être démontré de façon répétée, quel que soit le récipient ou l'origine de l'eau considérée. De même, notre étude sur 20 écoles devrait pouvoir être reproduite sur 20 nouvelles écoles. Mais l'absence de réplication ne mène pas nécessairement à une voie sans issue. Au contraire, c'est ce genre de situation qui fait avancer le savoir dans la mesure où elle force la remise en cause du modèle en vigueur et mène à proposer de nouvelles façons de modéliser les phénomènes, davantage en adéquation avec le corpus de données disponibles.

Ce que d'aucuns ont appelé « la crise de la répliation » (Świątkowski & Dompnier, 2017) est avant tout une remise en question de la diffusion des savoirs scientifiques. Pour comprendre la crise (qui n'est d'ailleurs pas la première dans la discipline), il faut savoir que l'ensemble du « savoir » psychosocial est disponible et validé sous forme d'articles publiés dans des revues scientifiques. Comme vous pourrez le constater en consultant la bibliographie de cet ouvrage, la quasi-exclusivité des études que nous mentionnons provient de publications de ce type. Dans celles-ci, les scientifiques rendent compte des modèles qui sont postulés et de la façon dont ces derniers ont été testés à l'aide de données. Or, il faut savoir que la publication scientifique est un processus exigeant. Une fois soumis à une revue, les articles sont évalués par des expert·e·s de la discipline et, dans la majorité des cas (pour les revues les plus reconnues), sont rejetés. Cette évaluation par les pairs est supposée offrir une garantie de la qualité des travaux publiés et se montre d'autant plus sévère que l'espace disponible, à l'instar de ce qui se passe en matière journalistique pour le temps d'antenne d'un journal télévisé, est précieux. Avec pour résultat que seule une minorité des efforts de recherche parviennent jusqu'à la consécration qu'est la publication scientifique.

Il se fait qu'on s'est rendu compte assez récemment que ce processus de validation du « savoir » aboutissait somme toute à une représentation biaisée de la réalité. De fait, la plupart des revues tendent à publier plus facilement des études si leurs résultats s'avèrent « significatifs » que s'ils ne le sont pas. Mais rappelons-nous que « significatif » veut juste dire qu'il y a 5 % de chances que l'hypothèse nulle est vraie soit vraie ! Cela aboutit à une certaine dérive : si une première équipe de chercheur·e·s parvient à publier un résultat intéressant et significatif, mais que ce résultat est en réalité ce qu'on appelle un « faux positif » (on s'est juste retrouvé dans une de ces situations rares, mais pas impossibles où émerge une grande différence de moyennes alors que l'hypothèse nulle est vraie), une autre équipe qui cherche à répliquer l'effet, mais n'y arrive pas aura beaucoup de difficultés à publier. La conclusion tombe sous le sens : on risque une surreprésentation de faux positifs dans la littérature. En outre, le fait qu'une telle importance soit accordée à la significativité a aussi conduit certain·e·s à mettre en œuvre des pratiques permettant d'atteindre le précieux seuil de 5 %, mais qui invalident la fiabilité de leurs résultats (par exemple, s'arrêter de récolter des données dès que l'effet atteint le seuil de significativité).

Même si ces problèmes sont connus depuis longtemps, il aura fallu attendre 2011 pour en apprécier toute l'étendue à travers la découverte que des effets longuement considérés comme « évidents » s'avéraient difficiles à reproduire. Cela a mené à un certain nombre de réformes dans la discipline et à une floraison de « nouvelles pratiques de recherche » visant à améliorer la validité des savoirs diffusés dans les revues scientifiques, mais aussi dans les conférences et autres rencontres scientifiques. De ce point de vue, la psychologie sociale est à un moment particulièrement riche de son histoire eu égard à l'effervescence et à l'enthousiasme consacrés à améliorer la qualité du savoir produit dans la discipline. Parmi ces pratiques, citons le pré-enregistrement (qui consiste à annoncer publiquement l'expérience qu'on va effectuer), et plus particulièrement les rapports de répliation pré-enregistrés (dans lesquels on annonce un projet de répliation, détails méthodologiques à l'appui, et où l'article est évalué indépendamment de ses résultats avant la récolte de ceux-ci), l'augmentation des effectifs de participant·e·s (qui diminue le risque de « faux positif » et permet d'accepter l'hypothèse nulle – et pas seulement de « ne pas la rejeter »), l'usage de

modèles statistiques davantage en adéquation avec la complexité des données (modèles mixtes), l'utilisation d'autres méthodes d'inférences que l'approche THN évoquée plus haut (comme l'approche bayésienne), la possibilité de rendre public l'ensemble du matériel de l'étude ainsi que les données, etc.

Détailler ces développements et expliquer leur intérêt dépasse l'ambition d'un ouvrage d'introduction comme celui-ci. On l'imagine, tous ces développements, certes salutaires et positifs, nous ont confrontés à un défi de taille en tant qu'auteurs. Nous aurions pu, comme l'ont suggéré certains, nous contenter de rapporter les études qui, principalement depuis 2011, ont fait l'objet de répliques concluantes. Il nous semble toutefois que cette approche ne permettrait pas de remplir l'objectif principal de cet ouvrage, à savoir proposer une introduction à la discipline dans son état actuel. Or l'édifice de la discipline aujourd'hui ressemble un peu à celui d'un bâtiment qui avait pris de l'âge et qu'on a entrepris de rénover. Certains murs porteurs n'ont pas été repeints, mais constituent malgré tout le socle intellectuel de la discipline et permettent de comprendre ses développements ultérieurs. Certains résultats n'ont pas forcément été répliqués, mais ont contribué au développement des savoirs et des idées dans leur domaine et appréhender ce dernier d'une façon pertinente et compréhensible requiert de les présenter. Nous nous permettons toutefois de signaler quand des études s'écartent des standards actuels (par exemple en termes de taille d'effectif) ou ont fait l'objet de répliques infructueuses.

On l'aura compris, au terme de cette évocation, tout incite à l'optimisme. Si la psychologie sociale semble initialement avoir fait l'objet de certaines attaques, notamment de l'extérieur, lorsque ces imperfections ont été dévoilées, elle compte aujourd'hui parmi les sciences qui ouvrent la voie. Elle montre résolument l'exemple et nombre d'autres domaines de la recherche s'inspirent aujourd'hui des solutions imaginées en psychologie sociale. C'est dire l'intérêt d'aborder cette période récente et les enseignements qu'elle a permis de tirer de manière positive.

4. Quelle psychologie sociale ?

Les premières études de psychologie sociale remontent à la fin du XIX^e siècle en Angleterre (Triplet, 1898). Des auteurs comme Maurice Halbwachs en France ou Wilhelm Wundt en Allemagne vont, à la fin du XIX^e siècle et au début du XXI^e siècle, s'intéresser à des phénomènes psychologiques de nature collective (comme la mémoire collective). Toutefois, la discipline va se structurer principalement aux États-Unis dans les années 1920, sous l'influence de Floyd Allport (1890-1978). Celui-ci mettra l'accent sur l'idée que, de manière ultime, l'individu doit être la préoccupation principale de la discipline. Autrement dit, ce ne sont pas les phénomènes sociaux en soi qui l'intéressent, mais la façon dont ceux-ci influencent l'individu et s'actualisent à travers celui-ci. Dans les années 1930, la discipline sera aussi fortement influencée par l'arrivée d'émigrés européens (notamment des Allemands influencés par le mouvement « Gestalt » fuyant le nazisme). Figure de proue de cette période, Kurt Lewin (1890-1947) est sans nul doute le psychologue social qui a joué le rôle le plus important dans le développement de la psychologie sociale moderne. Pendant la Seconde Guerre mondiale, les premiers laboratoires de psychologie sociale furent financés pour soutenir l'effort de guerre américain (notamment au bénéfice des

travaux pour la propagande de guerre). Cette situation permit un essor fulgurant de la discipline au sortir de la guerre et la psychologie sociale expérimentale connut un âge d'or durant les années 1950 et 1960. C'est à partir des années 1960 et surtout 1970 que la discipline va reflourir en Europe sous l'influence de figures emblématiques comme Henri Tajfel (l'auteur de la théorie de l'identité sociale) et Serge Moscovici (à travers ses travaux sur l'influence minoritaire et sur les représentations sociales). Ces deux auteurs se caractérisent par une prise de distance vis-à-vis de l'approche « allportienne ». Contrairement à Allport, ils placent le curseur sur le niveau d'analyse supérieur, non plus celui de l'individu, mais celui des relations entre groupes. Tajfel cherche à comprendre les comportements collectifs et Moscovici (notamment) la façon dont les minorités peuvent influencer les majorités ainsi que le contenu de représentations partagées au sein d'un groupe social. Tous deux ont l'espoir de cerner le phénomène de changement social. D'autres chercheur·e·s développeront des approches radicalement distinctes, auxquelles nous accorderons peu de place ici. Par exemple, en Grande-Bretagne, on verra émerger une psychologie sociale discursive, qui rejette l'idée de mettre en évidence des mécanismes généraux expliquant le comportement et privilégie une analyse fine, bien davantage inductive, des stratégies rhétoriques utilisées par les individus pour faire sens du monde social qui les entoure. Dans cette introduction à la discipline, nous offrirons par contre une place importante à la psychologie sociale « traditionnelle » telle qu'elle s'est initialement développée aux États-Unis puis internationalement en conférant une place de choix à ses développements dans les pays francophones. Ceci se justifie par l'énorme essor qu'a connu la discipline dans ces pays, notamment sous l'influence de quelques laboratoires universitaires français, suisses et belges, mais aussi de l'Association pour la Diffusion de la Psychologie Sociale en langue Française (ADRIPS). Ce développement se fait remarquer d'un point de vue quantitatif, avec une croissance du nombre de laboratoires et de chercheur·e·s et enseignant·e·s dans ce domaine, mais s'observe également par une intégration plus grande avec le reste du monde, à travers les publications dans des revues internationales en langue anglaise.

S'il est une leçon à retenir de cette évolution historique, c'est l'importance et l'intérêt d'intégrer plusieurs niveaux d'explication pour rendre compte des phénomènes psychosociaux. Pour reprendre l'exemple des tueries de masses aux États-Unis, on peut certes expliquer celles-ci par des caractéristiques individuelles propres aux tueurs (par exemple, leurs échecs personnels ou leur niveau de psychopathie), mais il importe également de prendre en compte des phénomènes d'ordre supérieur. Les relations entre les Américains d'origine européenne et d'origine latino-américaine et, à un niveau encore plus élevé, les croyances culturellement partagées concernant l'utilisation d'armes pour « se défendre ». Il peut être tentant, comme le faisait Allport, de réduire les phénomènes supérieurs au niveau individuel, mais ce serait selon nous une erreur. Tout comme on ne peut pas comprendre un embouteillage de fin de journée par la seule composition des carrosseries des automobiles (se dire que les journées de travail se terminent à 17H est bien plus prometteur), il faut souvent invoquer des facteurs sociaux plus larges pour rendre compte du comportement individuel. Bien entendu, il est clair que des phénomènes de niveau inférieur peuvent affecter des phénomènes de niveau supérieur. Par exemple, l'existence d'un mouvement collectif amené à transformer les relations sociales entre les collectivités au sein d'un pays présuppose que chaque participant soit motivé à y prendre part. Mais l'inverse est tout aussi vrai. Ainsi, une évolution culturelle de haut niveau, la découverte de la lecture et de l'écriture, transforme profondément le cerveau des lecteurs (Dehaene,

2010), au niveau biologique intra-individuel. On doit beaucoup à la psychologie sociale européenne pour avoir mis en exergue cette interaction entre les niveaux d'explication (Doise, 1982 ; Klein, 2009).

5. Éthique

Si la recherche en psychologie sociale est aussi fascinante, c'est qu'elle touche à des conduites qui sont au cœur de ce qui fait nos relations : l'amour, la haine, l'agression, l'altruisme, le conformisme, la contestation, etc. Rien de surprenant dès lors à ce que des études qui se penchent sur ces aspects présentent un caractère qui peut s'avérer délicat. Comment étudier les facteurs qui déclenchent l'agression sans conduire des personnes à poser des actes agressifs. Cela interpelle inmanquablement sur le plan éthique. Ces questions éthiques ont suscité de nombreuses polémiques. Mais même dans des cas où le comportement attendu n'est pas nécessairement problématique, une autre dimension soulève bien des interrogations. De toute évidence, les sujets humains ont des attentes par rapport aux études auxquelles ils prennent part et connaître l'objectif ou les hypothèses d'une recherche peut influencer leur comportement et rendre celle-ci inexploitable. Imaginez que vous participiez sciemment à une étude sur l'obéissance à l'autorité. Votre comportement ne serait-il pas affecté par la connaissance de l'ambition de l'étude ? Cet état de fait implique qu'il faut souvent dissimuler des informations aux gens qui prennent part aux expériences, voire créer des « mises en scène » sans les avertir pour placer les participant·e·s dans l'état d'esprit désiré. Manipuler une variable, l'essence de la méthode expérimentale, implique souvent, en psychologie sociale, de ne pas dire toute la vérité aux participant·e·s, bref de « mentir ». Nul besoin d'être philosophe pour comprendre que cela puisse heurter notre sens moral. Une option consiste à refuser toute forme de mensonge. Une position plus modérée, adoptée par la plupart des codes d'éthique de la recherche, consiste à considérer que l'utilisation de mises en scène doit être à la fois justifiée par l'intérêt des résultats de l'étude et strictement limitée à des situations dans lesquelles aucune autre solution n'est possible. Par ailleurs, toute étude doit être suivie d'un « debriefing » révélant l'intégralité de la procédure et des raisons qui ont présidé à la mise en scène. Il s'agit que les participant·e·s soient en mesure de prendre congé de l'étude en se sentant aussi bien qu'à l'entame de celle-ci. Depuis quelques années, le recours à des comités d'éthique composés non seulement de chercheur·e·s en psychologie, mais de représentant·e·s d'autres disciplines, voire de la société civile, s'est généralisé. Ces comités doivent donner leur feu vert avant qu'une étude soit menée. Quoi qu'il en soit, sachez que vous ne manquerez pas d'être confronté·e dans les pages qui suivent, à de nombreuses études faisant appel à une forme ou l'autre de mise en scène et qui, pour des raisons qu'elles ont été réalisées en d'autres temps, se conforment à des standards éthiques devenus aujourd'hui fortement contestables.

6. Plan de l'ouvrage

Le présent ouvrage est organisé en trois grandes parties. Dans la première, la pensée sociale, nous évoquons principalement la façon dont on pense des objets sociaux et les processus qui gouvernent cette « pensée sociale ». Dans la seconde, nous nous penchons sur

l'influence sociale : comment les « autres » influencent-ils nos pensées, nos attitudes, et nos comportements? Et enfin, dans la troisième partie, nous évoquons les relations sociales en allant des relations amoureuses aux relations entre groupes. Cette division recèle naturellement une part d'arbitraire. Il est évident que des processus d'influence sociale influencent aussi bien la pensée sociale que les relations sociales et inversement. Comme vous le constaterez, les thèmes traités ne sont pas étanches et de nombreux liens peuvent être effectués entre les différentes parties de l'ouvrage. Nous espérons qu'au-delà des définitions, de la présentation de modèles théoriques et des descriptions d'études abordant ces phénomènes, la passion que nous nourrissons pour notre discipline transparaîtra et s'avèrera contagieuse.

L'essentiel

Résumé

Dans ce chapitre, nous avons évoqué l'objet de et défini la psychologie sociale ; ce premier point théorique nous a permis de mieux comprendre l'évolution de la discipline, passant rapidement de ses prémices aux évolutions les plus récentes, telle que la crise de la réplication. De la même manière, nous nous sommes également penchés sur les grandes approches qui caractérisent la psychologie sociale, ainsi que les méthodologies que les chercheurs sont amenés à employer et les manières de gérer les problématiques éthiques qu'elles suscitent.

Questions pour s'auto-évaluer

1. Imaginez que vous vous intéressiez à l'effet de l'humeur sur la tendance à acheter des objets onéreux. Comment pourriez-vous concevoir une expérience randomisée pour étudier ce phénomène ? En vos propres mots, essayez d'envisager comment on pourrait tester cette hypothèse à l'aide de la méthode du « test d'hypothèse nulle ».
2. Imaginez qu'une chaîne de télévision interroge un·e psychologue social·e afin d'éclairer les phénomènes de panique qui a fait suite à un incendie dans une usine chimique ? En quoi sa réponse est-elle susceptible de différer de celle d'un·e psychanalyste, d'un·e sociologue, d'un journaliste ?
3. Qu'entend-on par « crise de la réplication » ? Pour vous, l'absence de réplication d'une recherche est-il un problème ? Pourquoi ?
4. Quelles tendances marquent l'histoire de la psychologie sociale depuis la fin du XIX^e siècle ?
5. Les expériences de psychologie sociale requièrent souvent de dissimuler la nature des hypothèses au sujet, voire de créer des mises en scène. Quel est l'intérêt de ce genre de pratique ? Dans quels cas vous semblent-elles justifiées d'un point de vue éthique ?

Lectures pour aller plus loin

En Français

Doise, W. (1986). *L'explication en psychologie sociale*. Paris: Presses Universitaires de France.

Delhomme, P., & Meyer, Th. (2002). *La recherche en psychologie sociale : Projets, méthodes et techniques*. Paris: Armand Colin.

Voir aussi le podcast « Milgram de Savoirs » (<https://cescup.ulb.be/milgram-de-savoirs-podcast/>) qui vous permet de suivre les débats anciens et actuels en psychologie sociale.

En Anglais

Billig, M. (1996). *Arguing and thinking: A rhetorical approach to social psychology*. Cambridge University Press.

Dienes, Z. (2008). *Understanding psychology as a science : An introduction to scientific and statistical inference*. Londres: McMillan.

Moscovici, S., & Markova, I. (2006). *The making of modern social psychology : The hidden story of how and international social science was created*. Londres: Polity Press.

Świątkowski, W., & Dompnier, B. (2017). Replicability crisis in social psychology: Looking at the past to find new pathways for the future. *International Review of Social Psychology*, 30(1), 111-124.

Pour illustrer



Le regard psychosocial.
Entretien avec Serge
Moscovici.



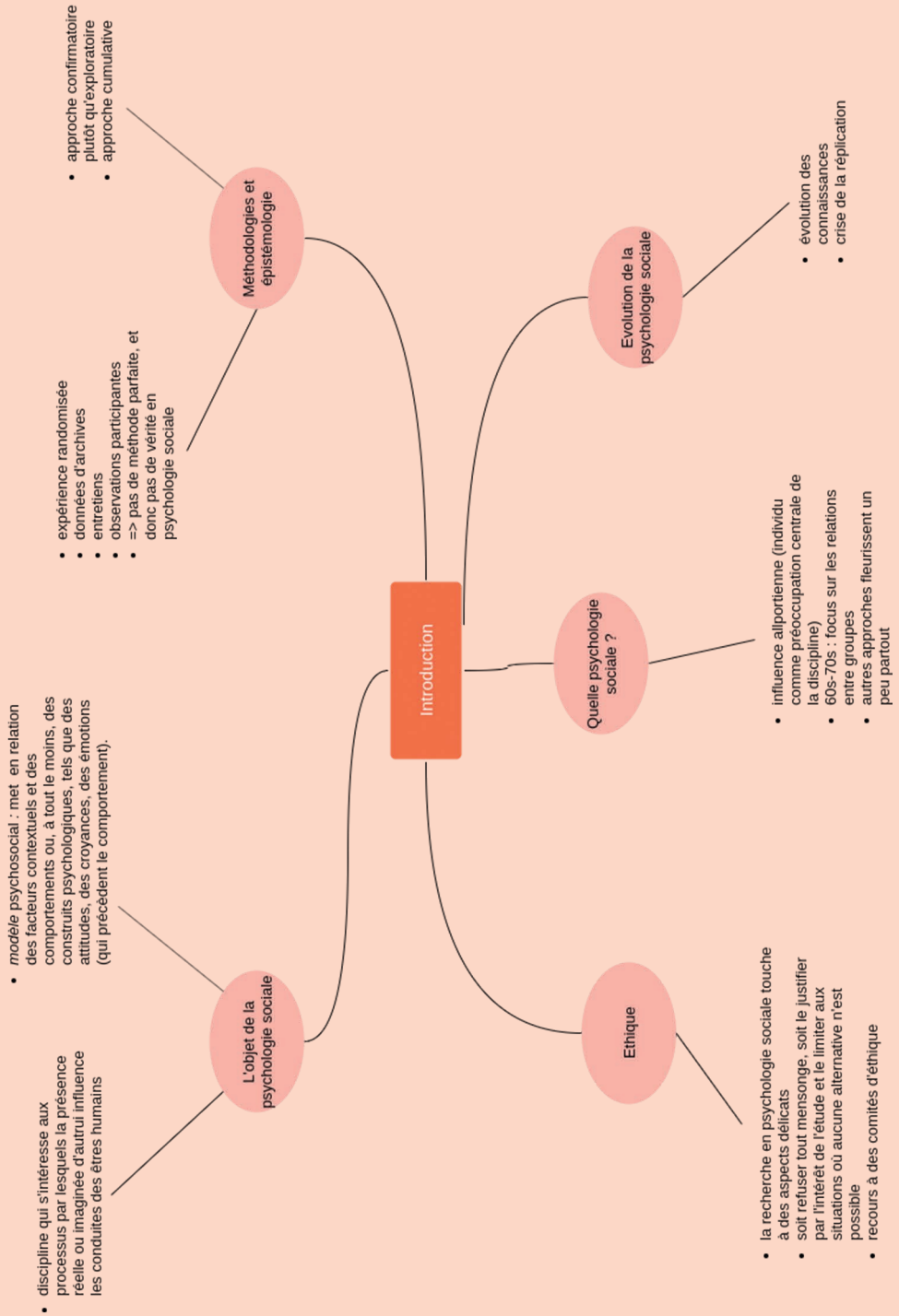
« Tu bois du light,
t'es foutu ». Une vidéo
qui permet de
comprendre la logique
de l'expérimentation.



« Chocolat, corrélation
et moustache de chat »
permet de comprendre la
différence entre corréla-
tion et causalité.



Y a-t-il une crise de la
réplication en science ?



Chapitre 2	Le jugement social	33
Chapitre 3	La perception des groupes	71
Chapitre 4	Le soi et l'identité	119

PARTIE

01

La pensée sociale



1.	La formation d'impression	34
1.1.	Deux dimensions de la formation d'impression	37
1.2.	De la confirmation d'hypothèses aux prédictions créatrices	40
1.3.	Le biais de négativité.	42
1.4.	L'inférence spontanée de traits	43
1.5.	Les deux vitesses de la pensée sociale.	46
1.6.	Sources de premières impressions	47
1.7.	Décrire ou évaluer ?	47
2.	Les théories de l'attribution	49
2.1.	Des fondateurs aux premiers modèles théoriques	49
	▶ Kelley et les trois classes d'information	54
2.2.	Expliquer son propre comportement	54
2.3.	Du biais de correspondance aux processus d'inférence causale	56
	▶ Le système scolaire peut-il ignorer le contexte socio-économique ? L'erreur fondamentale à l'œuvre dans la classe.	59
	▶ Les heuristiques de jugement.	62
2.4.	Des différences individuelles à la culture.	63
3.	Conclusions	66

Le jugement social

Nous sommes persuadé·e·s que chacun possède une « personnalité » propre, comme les personnages que dépeint l'écrivain Jean de La Bruyère dans ses *Caractères* (1688). Cette conviction nous mène à envisager les personnes qui nous entourent comme prévisibles. On subodore qu'untel ne pourra résister à prononcer une blague salace en présence de notre collègue militante #Metoo alors que telle autre se lancera dans une diatribe anti-capitaliste si l'on arbore un t-shirt vantant une marque américaine. On sera persuadé que tel·le élève est incapable de réussir une épreuve de logique alors qu'un·e autre n'aura guère de soucis à apprendre le néerlandais (« elle a le don des langues »). Peut-être ces traits ne sont-ils qu'une illusion et les régularités du comportement plus le fait des situations auxquelles les gens sont exposés que de leur nature profonde. Comment ces impressions en viennent-elles à se cristalliser dans notre esprit ? Comment s'organisent-elles ? À quoi servent-elles ? Telles sont les questions qui nous animeront dans ce chapitre.

Max déguste un morceau de chocolat et place le reste de la tablette dans le réfrigérateur. Il sort ensuite jouer dans son jardin. Sa mère passe dans la cuisine, constate que le chocolat est dans le réfrigérateur et le déplace dans une armoire. Max revient dans la cuisine pour consommer un autre bout de chocolat. Où va-t-il chercher la tablette ? Dans le réfrigérateur ou dans l'armoire ? Fournir la réponse, évidente, à cette question (inquiétez-vous si vous n'avez pas répondu « réfrigérateur »), implique que vous disposiez d'une « théorie de l'esprit » : vous devez inférer la vision du monde qu'a Max (ce qu'il a fait, ce qu'il a vu et ce qu'il n'a pas vu) et ses intentions. En moyenne, les enfants ne parviennent pas à fournir la bonne réponse à cette question avant cinq ans (Frith & Frith, 2005), et, de fait, les humains sont sans doute les seules créatures à être en mesure de résoudre une tâche exigeant de telles compétences... même si celles-ci vous semblent évidentes¹. Juger autrui, imaginer sa perspective sur le monde qui l'entoure, ainsi que ses intentions sont des compétences essentielles pour un être humain. Ce sont ces compétences qui orientent la préparation d'un entretien d'embauche, d'un rendez-vous amoureux ou d'une audition au tribunal. Dans chaque cas, on adaptera ses réponses en fonction des croyances ou des préférences que l'on attribue au recruteur, à la personne aimée ou au jury. Disposer d'une théorie de l'esprit à propos d'autrui peut être une question de survie : imaginez que vous deviez vous dissimuler pour échapper à un agresseur. Anticiper l'endroit où ce dernier risque de vous débusquer est crucial pour choisir la bonne cachette. Dans ce chapitre, nous nous intéresserons précisément à la façon dont nous pensons et connaissons autrui, la « cognition sociale », dont la théorie de l'esprit est une facette. En psychologie sociale, deux phénomènes ont été tout particulièrement étudiés : la formation d'impression et l'explication du comportement d'autrui. Nous les considérerons tour à tour.

1. La formation d'impression

« Elle était gentille et attentionnée », disent ses amies d'école, ses anciens professeurs, ses voisins. Durant ses stages de formation, celle qui aspirait à devenir enseignante avait établi des relations particulièrement harmonieuses avec les enfants. Les témoins de moralité s'expriment à propos de Geneviève Lhermitte, qui un an plus tôt assassina ses cinq enfants. Comment concilier le discours des témoins avec les actes monstrueux de cette femme ? C'est la tâche à laquelle a dû faire face le jury de la cour d'assises de Nivelles (Belgique) en 2008.

Former une impression d'autrui n'est évidemment pas l'apanage des jurys d'assises. Juger les autres est une activité aussi courante qu'indispensable. Que l'on doive rendre compte de son expérience avec un nouveau professeur, une nouvelle collègue ou un nouvel amant, les qualificatifs liés au tempérament ou au caractère sont susceptibles de pleuvoir. Ce faisant, nous conférons une cohérence et une continuité à l'individu qui nous fait face : à l'instar de son corps, nous envisageons sa « personnalité », comme une entité stable. Plutôt que de nous apparaître comme un caméléon se métamorphosant au

1. Même si de nombreux animaux comme les chimpanzés, les chiens ou certains corvidés disposent de compétences plus élémentaires relevant de la « théorie de l'esprit ».

gré des situations, l'interlocuteur-riche nous donne le sentiment d'avoir des conduites cohérentes. Ceci nous permet de prévoir ses actions. De la personne «généreuse», nous attendons qu'elle aide son voisin âgé à tailler sa haie, mais aussi qu'elle cède quelques pièces de monnaie au sans-abri croisé dans la rue. De la personne «rancunière», nous ne nous étonnons guère qu'elle fasse grief à son ami d'un «lapin» posé il y a deux ans ou qu'elle ne souhaite plus voir une cousine qui a oublié son anniversaire. Mais comment notre esprit organise-t-il l'ensemble des traits qu'il attribue à ses congénères pour former une impression globale? C'est la question qui préoccupa Solomon Asch (1907-1996), un des pionniers de la cognition sociale.



► Solomon Asch (1907-1996).

Asch (1952) envisage deux modèles d'organisation de l'impression d'autrui. Selon un premier modèle, «additif», nos impressions correspondraient à la somme des traits de personnalité que nous attribuons à une personne. Asch privilégie une approche alternative, inspirée par son adhésion à la psychologie de la forme, ou *Gestalt theorie*. Les tenants de ce courant, né en Allemagne durant l'entre-deux-guerres, s'intéressaient à la perception visuelle. Ils cherchaient à montrer que l'esprit humain ne se contente pas d'assimiler des stimuli passivement, mais s'efforce plutôt de conférer une cohérence à ceux-ci, associant des éléments apparaissant comme distincts. Notre système perceptif va même parfois jusqu'à percevoir des stimuli absents lorsque ceux-ci permettent de rétablir une cohérence. C'est le cas, par exemple, de l'image présentée en figure 2.1. On ne peut s'empêcher de percevoir deux triangles superposés alors que cette figure ne comporte aucun côté continu. Quel rapport avec la formation d'impression? Asch postule que nous procédons d'une façon très similaire lorsque nous percevons autrui.

Selon Asch, l'ensemble de traits de personnalité qui constituent notre impression d'autrui seraient reliés entre eux. Le sens d'un trait dépendrait des autres traits que l'on attribue à une personne tout comme un «camembert» de la figure 2.1 est interprété comme le côté d'un triangle en raison des autres éléments de la figure. Par exemple, lorsqu'on sait qu'une personne est «compétente» et «rapide», on ne lui confère pas le même type de rapidité que lorsqu'on sait qu'elle est «maladroite» et «rapide». La première correspond à une efficacité fluide alors que la seconde semble relever de l'empressement. Non seulement nous établissons des liens entre les traits, mais nous inférons aussi l'existence de nouveaux traits. Par exemple, nous attendons davantage d'une personne «chaleureuse» qu'elle soit heureuse et ait le sens de l'humour que d'une personne «froide». Cette inférence s'insère dans une *théorie implicite de la personnalité* (TIP), c'est-à-dire un ensemble de croyances concernant les liens qui unissent certains traits de personnalité. Par exemple, l'idée que les gens ambitieux sont plus souvent froids que chaleureux (parce qu'ils se préoccupent uniquement de leurs intérêts propres sans se soucier d'autrui) relève d'une TIP.

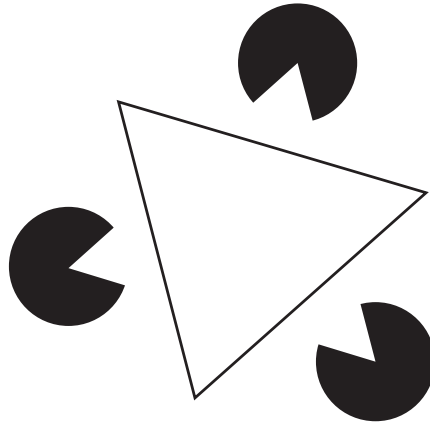


Figure 2.1 Illusion montrant l'impact des « gestalt »

Asch a mis ces idées à l'épreuve dans une série d'expériences devenues célèbres. Il y invitait un groupe d'étudiant·e·s à lire une série de traits supposés décrire une personne. Il s'agissait ensuite de rapporter leur impression par écrit et de répondre à une série de questions à son sujet et, singulièrement, quels autres traits la caractérisaient. Asch révèle du coup plusieurs effets conformes à son approche :

Le premier est l'effet de *centralité*. Considérons par exemple les deux listes de traits supposés suivantes, chacune, représentant une personne :

- A. Intelligent / Compétent / Travailleur/ *Chaleureux* / Déterminé / Pragmatique / Prudent
- B. Intelligent / Compétent / Travailleur/ *Froid* / Déterminé / Pragmatique / Prudent

L'une des listes est présentée à un premier groupe d'étudiant·e·s, l'autre à un second groupe. Les deux groupes attribuent des traits très différents à la personne décrite. Ainsi, la personne A est-elle jugée comme plus généreuse, sage et heureuse que la personne B. Et pourtant un seul trait (*chaleureux*) a changé dans la liste (voir, pour chaque trait, les deux premières «barres» de la figure 2.2). D'autres couples de traits ne produisent pas un effet aussi radical. C'est le cas par exemple du couple «poli/bourru». Alors que la chaleur constitue un trait «central» dans cette liste, invitant de nombreuses inférences sur base des TIP dans lesquelles elle s'insère, la «politesse» constituerait un trait davantage «périphérique». Elle nous renseigne beaucoup moins sur le reste de sa personnalité.

Un second effet est lié à l'ordre de présentation des traits : la même liste de traits n'est pas interprétée de la même façon selon l'ordre dans lequel les traits sont présentés. Une personne intelligente dont on apprend ensuite qu'elle est de nature jalouse n'est pas perçue de la même façon qu'une personne jalouse dont on apprend ensuite qu'elle est intelligente : ainsi, la première de ces deux personnes est perçue comme plus généreuse, heureuse et sociable (voir pour chaque trait les deux dernières barres de la figure 2.2) que la deuxième. Le premier trait devient le fondement d'une impression qui orchestre la façon dont s'intègrent les autres traits : c'est l'*effet de «primauté»*. Chaque nouvelle information est interprétée, et filtrée, à la lumière de celles qui précèdent de telle sorte qu'un même trait ou comportement pourra être perçu de façon très différente en fonction de l'ébauche d'impression qui s'est déjà formée (Brown, 1986; Hamilton & Zanna, 1974). Par exemple, un même comportement

pourra être perçu comme chaleureux ou hypocrite selon que vous sachiez ou non que son auteur-e cherche à s’attirer vos faveurs. On peut expliquer l’effet de primauté par le fait que les premiers traits présentés sont plus informatifs que les suivants : au moment où on découvre les premières informations on ne sait rien de la personne décrite. Ces traits attirent donc davantage notre attention et colorent l’interprétation des traits qui les suivent. L’effet de primauté explique qu’il soit souvent difficile de se départir de nos premières impressions.

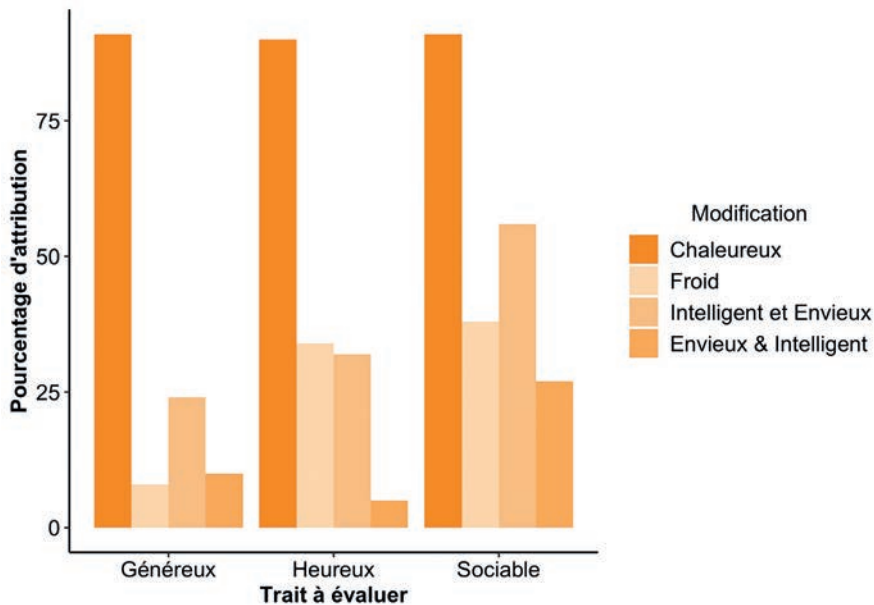


Figure 2.2 Pourcentage d’attribution des traits à évaluer en fonction des modifications dans la liste (d’après Asch, 1952)

1.1. Deux dimensions de la formation d’impression

À première vue, la valence des informations joue un rôle prépondérant dans la formation d’impression. Outre le fait que les travaux de Rosenberg et ses collègues (1968) suggèrent que certaines de ces TIP sont partagées socialement, ces auteurs vont aussi innover et dévoiler que la valence n’est pas la seule dimension en jeu. Ils ont soumis une liste de 64 traits de personnalité à des étudiant-e-s et leur ont demandé de classer ceux-ci comme bon leur semblait, mais en regroupant les traits qui, à leur avis, allaient ensemble et/ou tombaient dans la même catégorie. À l’aide d’une technique statistique assez complexe², ils ont pu synthétiser les classements de l’ensemble des réponses et constater que les regroupements s’organisaient selon deux dimensions principales. D’un côté, des traits comme «intelligent», «travailleur», «persistant» tendaient à apparaître ensemble. Sur l’autre dimension, on retrouve des traits comme «chaleureux», «sociable», «heureux» qui, eux, aussi étaient attribués de concert. Dans les deux cas, ces dimensions avaient un pôle plus négatif : pour la première, des traits comme «bête» (*foolish*), «frivole», «peu intelligent». Pour la seconde, on trouve des traits comme «asocial», «impopulaire». Ces travaux suggèrent donc que deux dimensions organisent la façon dont on

2. Le positionnement multidimensionnel (*multidimensional scaling*).

perçoit les traits de personnalité d'autrui. Ces deux « axes » sont représentés sur la figure 2.3, qui reprend les résultats de l'analyse de Rosenberg et collègues. L'un relève très généralement de la compétence, l'autre de la chaleur (sociabilité). L'accord marqué quant à la nature des traits qui « vont ensemble » indique l'existence de TIP partagées socialement.

Ce résultat permet en outre d'expliquer le rôle que joue le trait « chaleureux » dans la liste A évoquée plus haut. En effet, c'est le seul trait de la liste qui relève de la dimension de chaleur et il en est une incarnation forte. Les autres « intelligent », « compétent », « travailleur », « déterminé », « pragmatique » et « prudent » relèvent tous de la dimension compétence. Le trait « chaleureux » est donc beaucoup plus informatif que les autres et le remplacer modifie radicalement l'impression. Le caractère central du trait « chaleureux » est donc fonction des autres traits présentés : si tous ceux-ci avaient relevé également de la chaleur, nul doute qu'il aurait été moins déterminant.

La distinction entre ces deux dimensions fondamentales du jugement d'autrui a été observée de façon récurrente dans de nombreuses populations, jusqu'à être qualifiée de fondamentale (Judd, James-Hawkins, Yzerbyt, & Kashima, 2005) voire d'universelle par certain·e·s auteur·e·s (Fiske, Cuddy, & Glick, 2007). Selon l'hypothèse de la « primauté de la chaleur » (Fiske et al., 2002, 2007), le jugement de chaleur est le premier, et le plus important, que nous formulons lorsque nous faisons face à un inconnu. Ce jugement permet d'établir les intentions d'autrui à notre égard : me veut-il·elle du bien ou du mal ? Dans un second temps intervient le jugement de compétence, qui revient à établir si l'autre « a les moyens de ses ambitions ». Est-il·elle en mesure de mettre en œuvre ses intentions à mon égard ? Constitue-t-il·elle une réelle menace dans l'éventualité où il·elle est mal intentionné·e ? La combinaison de ces deux dimensions donne lieu à quatre catégories de jugements représentées de façon humoristique par Matt Groening, l'auteur des *Simpson* (cf. figure 2.4).

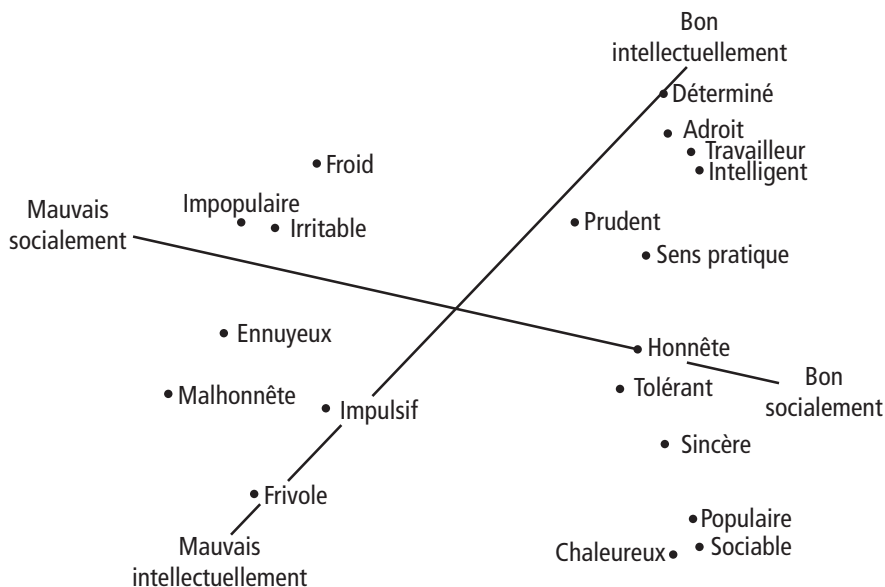


Figure 2.3 Espace multidimensionnel reprenant les différents traits et les dimensions sous-jacentes dans l'étude de Rosenberg et collègues (1968)

Un ouvrage de référence incontournable !

Pour aider l'étudiant-e à comprendre et maîtriser la matière, chaque chapitre comporte :

- ▶ Une partie théorique exposant les enjeux et évolutions du sujet
- ▶ Des cas pratiques (expériences et exemples)
- ▶ Un résumé
- ▶ Des questions de révision
- ▶ Des illustrations et flash codes
- ▶ Une carte mentale
- ▶ Des suggestions de lecture

Pour aider le-la professeur-e :

- ▶ Chaque chapitre correspond à une séance de cours
- ▶ Des compléments en ligne
- ▶ Un index des auteurs et des concepts
- ▶ Une page Facebook dédiée

Essentielle pour comprendre le monde qui nous entoure, la psychologie sociale éclaire les interactions entre les individus et la société. En se penchant sur les mécanismes qui régissent ces échanges, elle répond à de nombreuses questions d'hier et d'aujourd'hui : comment nos appartenances sociales influencent-elles l'image de soi et le comportement ? pourquoi, face à une injustice, certaines personnes se rebellent alors que d'autres se soumettent ?, quand et pourquoi est-on prêt à secourir des personnes en détresse ?, est-il vrai que les médias contribuent à la violence ?...

Cet ouvrage, écrit par deux spécialistes du sujet, propose une synthèse et une vision d'ensemble des différents travaux et contenus de la psychologie sociale. Une approche claire, pédagogique et progressive des trois grands domaines que sont la pensée sociale (jugement, perception, identité), l'influence sociale (la culture, les normes, attitudes, changements et comportements) et les relations sociales (relations intimes, processus de groupe) dans une approche à la fois historique et pratique.

Un véritable guide et outil de travail pour l'étudiant en psychologie.

Vincent Yzerbyt est Professeur de psychologie à l'Université catholique de Louvain. Ancien président de l'Association Européenne de Psychologie Sociale et fellow de l'Association for Psychological Science, il est l'auteur de nombreux articles et ouvrages scientifiques sur les relations intergroupes, les stéréotypes et la cognition sociale. Il enseigne également la méthodologie et les statistiques en sciences comportementales.

Olivier Klein est Professeur de psychologie à l'Université Libre de Bruxelles, où il dirige le Centre de recherche en psychologie sociale et interculturelle. Ses travaux portent notamment sur la mémoire collective, la psychologie du genre, les relations intergroupes et la crédulité. Il est co-directeur en chef de la Revue Internationale de Psychologie Sociale.

DANS LA MÊME
COLLECTION



ISBN : 978-2-8073-1501-3



deboeck **B**
SUPÉRIEUR

L

M

D

Dans le cadre du Système Européen de Transfert de Crédits (E.C.T.S.), ce manuel couvre les niveaux Licence (Baccalauréat/Bachelor) 2 et 3.